

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Ostrowestsky, Sylvia, éd. (1996) *Sociologues en ville*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographies en liberté »), 278 p. (ISBN 2-7384-3817-2)

par Pierre-André Tremblay

Cahiers de géographie du Québec, vol. 41, n° 113, 1997, p. 258-259.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022661ar>

DOI: 10.7202/022661ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

une connaissance approfondie des relations de production familiales. Seulement alors peut-on comprendre les stratégies déployées par les membres du ménage en dehors de l'unité de production pour améliorer leur statut économique.

Paule Simard

Centre collaborateur de l'OMS pour

«Villes et villages en santé»

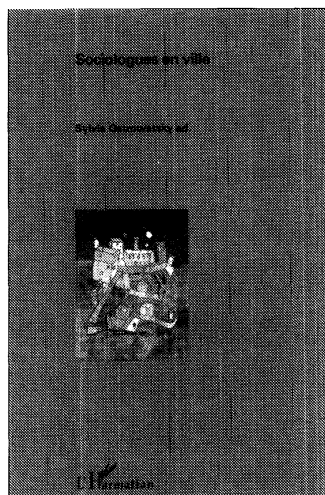
Université Laval

OSTROWETSKY, Sylvia, éd. (1996) *Sociologues en ville*. Paris, L'Harmattan (Coll. « Géographies en liberté »), 278 p. (ISBN 2-7384-3817-2)

Il y a une vingtaine d'années, la recherche urbaine était l'aile marchante des sciences sociales françaises. On y retrouvait les jeunes chercheurs les plus dynamiques, les problèmes les plus actuels et les approches théoriques les plus novatrices. Depuis ce temps, elle a perdu beaucoup de son caractère iconoclaste et fait partie des courants communément admis de la recherche. Ce livre est un exemple à la fois du passé de ce champ d'investigation et de sa situation actuelle.

Mais en fait, il s'agit de trois ensembles de textes regroupés sous la même couverture. La première partie réunit les interventions présentées lors d'un séminaire d'études avancées consacré au livre d'A. Caillé, *La terre et les mots*. À partir de cette «égohistoire» intellectuelle, les commentateurs s'interrogent sur l'épistémologie de la recherche urbaine et ses relations avec l'itinéraire de la personne qui la fait. La seconde section s'intéresse à l'anthropologie urbaine. Les auteurs, surtout africanistes, réfléchissent sur ce qui reste de l'ethnologie lorsqu'on ne la pratique pas (ou plus) à la campagne, mais dans les grandes agglomérations qui semblent être le futur de la planète. Dans un tel contexte, peut-on encore distinguer sociologie et anthropologie? Enfin, la troisième section du livre présente des approches sémiotiques de la culture urbaine et de la ville considérée comme ensemble culturel, c'est-à-dire symbolique. On y retrouve le vieux problème du rapport entre structure culturelle et structure sociale, mais rafraîchi par l'apport des urbanistes et des sémioticiens. La question du sens, redevenue d'actualité avec le regain de vie des méthodes herméneutiques, s'y retrouve ainsi posée avec force.

Il n'est pas sûr que ces contributions soient suffisamment reliées pour faire un véritable livre. On n'y retrouve certainement pas l'unité de ton que cela sous-entend. Néanmoins, on peut y voir un bon exemple de ce qu'est devenue la recherche sur



la ville. Il est clair, tout d'abord, que certaines disciplines, comme l'ethnologie, ont encore de la difficulté à sortir des définitions anciennes et que les luttes de classement entre champs épistémologiques, comme dirait Bourdieu, sont loin d'être terminées. Cela semble typiquement français, la question n'étant plus d'actualité dans d'autres traditions anthropologiques, par exemple américaine. Par ailleurs, on peut voir, dans l'intelligence des discussions sur les méthodes de recherche ou sur l'épistémologie interprétative, le signe de la vigueur continue d'une tradition intellectuelle qui avait été la marque de commerce de la sociologie urbaine française des années soixante et soixante-dix. Les conséquences sur le plan strictement empirique ne semblent pas toujours claires, mais pour qui admet que la recherche en sciences sociales ne peut se borner à un hyper-empirisme, ces réflexions sont revigorantes.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

SCEAU, Richard (1996) *Lyon et ses campagnes*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 375 p. (ISBN 2-7297-0530-9)

Ce livre témoigne de la survie, en France, d'un genre que les nouvelles règles régissant les doctorats tendront malheureusement à faire disparaître: la thèse classique.

Lyon et ses campagnes s'inscrit en effet dans la filiation directe des recherches illustrées autrefois par Raymond Dugrand et son *Villes et campagnes du Bas-Languedoc*. On peut se demander si le genre n'aurait pas eu intérêt à se renouveler mais, quoi qu'il en soit, cette thèse fournit aux géographes une documentation, des analyses et des sujets de comparaison qui enrichissent à la fois la connaissance régionale et la réflexion générale.

La présentation du milieu naturel ouvre, sans surprise, la première partie. Elle n'est pas inutile, balayant toute idée de déterminisme. Car le fait même que, sur ces terres ingrates, la charge humaine soit restée aussi importante n'a qu'une explication: l'influence urbaine, les liens de toutes sortes, et d'abord industriels, que Lyon, dont le destin de grande ville est inscrit dans sa superbe position géographique, maintient depuis des siècles avec son environnement rural.

Les quelque 200 pages de la seconde et dernière partie analysent en finesse les différents aspects de cet impact. L'auteur étudie d'abord, dans leur dynamique

